



CINÉMA | MUSIQUES | LIVRES | SCÈNES | ARTS | ENFANTS

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE

« MATHIEU PERNOT.
LA RUINE DE SA DEMEURE »
*Parti sur les traces de ses aïeux
au Liban, en Syrie, en Irak, le photographe
s'est retrouvé au cœur du chaos.
La Fondation Henri Cartier-Bresson
expose sa bouleversante odyssee.*

MATHIEU PERNOT





Ci-contre:
Mossoul, 2019.
Page précédente:
Beyrouth, 2020.

LA RUINE DE SA DEMEURE

PHOTOGRAPHIE
MATHIEU PERNOT

1 1 1

Comme un retour aux origines. Celles de sa famille, tout d'abord, qui a longtemps vécu à Beyrouth. D'une partie de son œuvre ensuite, lui qui, ces douze dernières années, s'est passionné pour les réfugiés fuyant les guerres du Moyen-Orient pour trouver asile en France. Plusieurs récits se croisent donc dans le dernier travail de Mathieu Pernot – réalisé grâce à la dotation du prix HCB dont il a été le lauréat en 2019 – aujourd'hui exposé à la Fondation Henri Cartier-Bresson, à Paris. Ils nous entraînent du Liban en Irak, en passant par la Syrie. « *Un voyage dans les ruines de l'histoire* », écrit-il dans le catalogue, hanté tout au long de ce périple par une question : comment photographier des lieux détruits ?

Pour y répondre, le photographe n'a pas hésité à les prendre de front comme à plonger dans leurs entrailles. À traquer les survivants – qu'il s'agisse des habitants qui reprennent peu à peu possession des espaces d'où les a chassés la guerre, ou de ces vestiges du passé qui disent, par bribes, les civilisations qui y cohabitaient jadis. Confrontant ses tirages à de vieilles photos de

famille, procédant parfois par « collage » en juxtaposant plusieurs images similaires mais qu'il n'a pas forcément prises au même endroit, il réussit une exposition puissante, pleine de souffle.

Mais revenons à Beyrouth, le point de départ. C'est là que son grand-père, fils pauvre d'un photographe de Vesoul, s'est installé en 1925 sur les conseils de son beau-frère fonctionnaire colonial d'un Liban alors sous mandat français. La vie y est effectivement meilleure, comme le lui a promis ce dernier. René Pernot devient professeur à l'université américaine de Beyrouth. Un an à peine après son arrivée, il entame un voyage dans la région, photographiant les temples de Baalbek, les souks de Homs, le site de Palmyre ou Damas en Syrie. Une jeune femme commence à apparaître sur ces photos. Comme lui, elle a grandi en Haute-Saône, et est venue tenter l'aventure au Liban. Ils vivent d'abord à Tripoli, puis à Beyrouth, avec leurs enfants, dont un fils – le père de Mathieu Pernot –, jusqu'à leur retour en France, en 1958. L'album de photos souvenirs de 1926, resté dans la famille, a été sorti du placard en 2011, au début

de la guerre en Syrie. Une idée fait alors son chemin dans la tête de l'artiste : non pas refaire le voyage de son grand-père, mais le poursuivre.

Le voilà donc à Beyrouth, en 2019, au pied du bâtiment où ont habité les siens. L'édifice, emblématique de ces immeubles méditerranéens de la première moitié du XX^e siècle, a survécu miraculeusement à la spéculation immobilière. Mieux encore, le photographe peut y louer une chambre. On passe alors avec émotion des photos d'hier à celles d'aujourd'hui d'une maison restée à l'identique qui semble encore porter la mémoire d'une vie qui y fut heureuse.

Le 4 août 2020, l'explosion du port de Beyrouth met un terme à cette rêverie : l'immeuble est condamné. Une autre histoire peut commencer, qui plonge dans la réalité du Moyen-Orient actuel. Elle mène Mathieu Pernot à Tripoli, Damas, Homs, Alep, Palmyre ou Mossoul, bousculant sa manière de travailler. Le photographe a certes embrassé les questions d'urbanisme dans sa série sur les grands ensembles, travaillé sur les prisons, mais il n'avait encore jamais été amené à couvrir un conflit, avouant, dans le catalogue, qu'il a toujours œuvré dans une géographie de proximité, creusant ses sujets, y revenant sans cesse comme pour cet ensemble sur les Gorgan, la famille

MATHIEU PERNOT

de Gitans qu'il suit depuis 1995. Là, il lui faut aller vite, passer aux réglages et à la mise au point automatiques.

Le résultat est saisissant. On est hypnotisé par les immeubles aux fenêtres béantes et aux façades criblées de balles de Tripoli, par ceux de Homs dont seule subsiste la carcasse, par ceux de Mossoul, ensevelis sous les gravats. Mais peu à peu la vie reprend. À Mossoul, qui fut l'une des capitales de l'organisation de l'État islamique, un paysan a transformé un centre commercial bombardé en étable, y logeant ses vaches et son cheval. Mathieu Pernot ne cherche à faire aucun effet au milieu de ce chaos. La réalité est si folle, si forte, qu'il lui suffit de la cueillir. Comme dans cette boucherie d'Alep. Le maître des lieux y a accroché sa veste militaire au mur. Dans les frigos, pendent quelques maigres morceaux. Des crochets suspendus au plafond, juste sous le portrait de Bachar el-Assad, paraissent attendre les prochaines livraisons de chair. La grande histoire est là, qui saute à la gorge. Dans les tunnels creusés par Daech, dans les décombres de Homs, qui fut le cœur de la révolution démocratique syrienne, avant d'être pilonné par les Russes sur ordre de Vladimir Poutine, comme une répétition générale de ce qui advient aujourd'hui.

De quoi conduire des milliers de femmes et d'hommes sur les routes de l'exil. Pernot était allé à leur rencontre dans les camps de Lesbos, en Grèce. Que reste-t-il d'eux ici, si ce n'est de vieilles photos de famille jaunies que l'artiste a collectées et ramenées. Présentées au milieu de ces ruines, elles n'en sont que plus poignantes. L'artiste, lui, a bouclé la boucle. De son histoire familiale, de ce travail sur les migrants.

— *Yasmine Youssi*

| Jusqu'au 19 juin
à la Fondation Henri
Cartier-Bresson,
Paris 3^e,
www.henricartierbresson.org
Catalogue:
coédition Fondation
HCB/Atelier EXB,
216 p., 45€.